

originale et la mise excentrique n'avaient point encore attiré les regards, ce qu'il fallait attribuer à l'intérêt qui s'était attaché au récit de la belle veuve.

Qu'on se figure un homme au visage couleur de brique, aux cheveux roux ardent tombant sur ses épaules, dont les oreilles étaient ornées de boucles d'or, qui portait des diamants à ses doigts et à sa chemise, un habit bleu barbeau, un pantalon nankin et un de ces immenses faux cols britanniques dans lesquels disparaissait le menton, la bouche et une partie des oreilles. Certes, si ce personnage, aussi bizarre par sa mise qu'étrange par sa physionomie et qui paraissait avoir quarante-cinq ans au moins, à en juger par son embonpoint plutôt que par son visage coloré et qui était presque maigre; si ce personnage, disons-nous, n'avait eu la précaution de se tenir un peu à l'écart, il eût certainement été un point de mire universel.

Il était inutile de lui assigner une autre patrie que la nébuleuse Albion, et il justifiait pleinement son nom de sir Arthur Collins. Sir Arthur était arrivé le matin même, chez le marquis Van-Hop, muni d'une lettre de recommandation et de crédit en même temps de la maison Fly, Bower et Cie, de Londres, une des plus riches de la finance anglaise. Le marquis avait compté à sir Arthur les dix mille livres sterling mentionnées dans la lettre de crédit et l'avait invité à son bal. Sir Arthur était arrivé ponctuellement à dix heures, avait causé longuement avec la marquise alors toute seule, puis il s'était modestement effacé, lorsqu'étaient survenus quelques invités.

Or, au moment où madame Malassis terminait son histoire, sir Arthur toucha légèrement du doigt l'épaule du comte.

Celui-ci se retourna et manifesta un vif étonnement à la vue de l'excentrique personnage.

— Pardon, monsieur le comte, dit sir Arthur en très bon français, bien qu'avec un accent britannique très prononcé, pardon, fit-il à voix basse, mais je désirerais vous entretenir un moment.

Le comte fit quelques pas en arrière, et, fort intrigué, suivit l'Anglais dans un coin du salon.

— Monsieur le comte, reprit ce dernier, sans se départir un moment de sa mélodie suffisante et de son grasseyement britannique, vous me voyez pour la première fois, et vous me trouverez peut-être indiscret...

— Nullement, milord, répondit le comte avec courtoisie.

— Oh ! dit l'Anglais, je ne suis pas milord, je suis gentleman simplement; mais peu importe, je désire, monsieur le comte, vous entretenir d'une personne qui est ici, et qui, sans doute, ne vous est pas indifférente.

Le comte parut étonné.

— Que pensez-vous, continua l'Anglais, de cette dame qui amusait si fort tout le monde tantôt ?

Le comte tressaillit.

— Moi ?... fit-il, absolument rien...

— Lui trouvez-vous de l'esprit ?

— Comme à une parfumeuse retirée.

Un sourire énigmatique passa sur les lèvres de sir Arthur Collins.

— Elle est belle... hasarda-t-il.

— Elle a quarante ans.

— Soit ! Eh bien ?

— Et M. le duc de Château-Mailly, votre oncle...

Cette fois, le comte laissa échapper un geste de surprise, et regarda cet interlocuteur étrange qu'il n'avait jamais vu auparavant, et qui venait précisément lui parler de son oncle et de sa mystérieuse passion.

— Votre oncle, acheva très froidement sir Arthur, est d'un avis diamétralement opposé au vôtre, monsieur le comte. Et la preuve en est...

— Ah ! fit le comte, vous avez une preuve ?

— Oui.

— Et quelle est-elle ?

— C'est que, avant un mois, madame Malassis, veuve d'un ancien parfumeur, femme de mœurs plus que douteuses, malgré sa prudence d'emprunt, sera duchesse de Château-Mailly.

Le comte devint livide et se mordit les lèvres.

— Je sais bien, dit sir Arthur, que je ne vous apprendrai rien que vous vous attendez même à cet événement depuis longtemps, comme le condamné qui ne peut échapper à l'exécuteur attend en frémissant sa terrible hache...

— Monsieur... fit le comte.

— Pardon, monsieur, poursuivit sir Arthur avec un calme parfait et en s'inclinant de nouveau, veuillez m'écouter sans trop d'impatience, car j'ai peut-être, je dois certainement avoir un mobile bien puissant pour vous parler de cette déplorable affaire; veuillez m'écouter.

Et l'Anglais s'assit sur un de ces sièges qu'on nomme tourne-dos, invitant du geste le comte à l'imiter.

Puis il reprit, lorsque ce dernier se fit assis à son tour :

— M. le duc de Château-Mailly a une immense fortune dont vous devriez hériter, et qui cependant ira tout entière à madame Malassis, à laquelle il fera une donation universelle par contrat de mariage... Ceci est inévitable.

— Mais monsieur, dit le comte d'une voix sourde, pourquoi vous faire ainsi un prophète de malheur et m'annoncer ce que, hélas ! j'ai deviné depuis longtemps !

— Monsieur le comte, répondit sir Arthur, si je me suis permis de vous faire toucher au doigt le malheur qui vous menace, c'est que... peut-être...

Sir Arthur s'arrêta.

— Peut-être ?... fit le comte anxieux.

Un regard étrange s'échappa des prunelles de l'Anglais :

— C'est que... peut-être... acheva-t-il lentement, il y a, en ce monde, un seul homme qui puisse empêcher le mariage du duc de Château-Mailly, et vous conserver, à vous, votre héritage.

Le comte étouffa un cri.

— Et... cet homme ?... interrogea-t-il.

— C'est moi, dit sir Arthur Collins.

En ce moment, un laquais jetait aux invités, du seuil du grand salon, le nom de M. et de madame Fernand Rocher, et s'effaçait pour les laisser passer.

IX

Sir Arthur ne sourcilla point, il ne se retourna même pas, et continua à tenir à l'écart le jeune comte de Château-Mailly.

— Vous ! murmura celui-ci, vous !

— Moi, répéta sir Arthur, moi même !

— Comment... vous pourriez...

— Monsieur, j'ai franchi le détroit, et suis venu tout exprès à Paris. Seulement...

— Ah ! dit le comte, il y a des obstacles, sans doute ?

— Il peut y en avoir de votre part...

— De ma part ? fit le comte de plus en plus étonné.

— Sans doute. Vous pouvez ne pas consentir aux petites conditions.

— Je devine, dit le comte, vous me proposez une affaire...

— Peut-être... Seulement, je commence par dire qu'il ne s'agit point d'argent.

Cette réponse déconcerta fort le jeune comte. Il avait cru deviner, il ne devinait rien.

— Parlez, monsieur : dit-il, expliquez-vous, car je ne vous comprends pas.

Sir Arthur croisa ses jambes avec nonchalance et se pencha à demi vers l'oreille de son interlocuteur :

— Monsieur, dit-il, si on vous demandait un million sur la succession du duc, dans le cas où cette succession vous reviendrait, le donneriez-vous ?

— De grand cœur, monsieur.